

Le féminisme au temps du Covid

Mots-clés : Féminisme ; confinement ; métiers ; femme

Irène Kaufer

Le 8 mars dernier en Belgique, les femmes descendaient dans la rue et lançaient une grève sous le slogan « Quand les femmes s'arrêtent, le monde s'arrête ! » À peine quelque jours plus tard, le monde s'est en effet arrêté... mais les femmes, elles, ont été plus actives que jamais. Et bien que leur travail, rémunéré ou gratuit, ait été indispensable pour que le monde reste debout, les inégalités se sont creusées à leurs dépens.

Ce terme de « grève » concerne habituellement le travail professionnel. Cette fois, il s'agissait non seulement de quitter les ateliers, les bureaux, les commerces, les classes ou les hôpitaux, mais aussi de ne pas consommer ni d'effectuer de travail domestique ou de soin aux autres. C'était une première action symbolique, inspirée par ce qui s'était passé en Espagne, en 2018, où la même [révolte des femmes](#)¹ était parvenue à perturber réellement le fonctionnement du pays et où 6 millions de personnes étaient descendues dans les rues.

À peine une semaine après ce 8 mars 2020 historique, le gouvernement belge imposait un confinement dont on comprendrait rapidement qu'il ne concernerait pas tout le monde de la même façon.

Un « essentiel » féminin et sous-payé

On a souvent pointé le fait que « rester chez soi » ne signifiait pas du tout la même chose selon que l'on habite dans une maison avec jardin ou qu'on s'entasse en famille dans un petit appartement. Pas la même chose non plus selon que l'on se retrouve au chômage forcé, en télétravail chez soi ou qu'on bosse dans l'un de ces services indispensables qui ne peuvent pas s'arrêter : nettoyage, commerce alimentaire et bien sûr santé... On « découvrait » là ce qui est vraiment essentiel à la survie d'une société, et cet essentiel a deux caractéristiques d'ailleurs liées : il est majoritairement féminin (en dehors des éboueurs et des livreurs, ainsi que le personnel de sécurité) et très mal rémunéré. En plus, à l'époque, le manque flagrant de matériel de protection augmentait encore la vulnérabilité de ces personnes.

Selon les chiffres de l'OMS (2019), les femmes représentent 70 % de la main-d'œuvre mondiale dans les domaines sociaux et de la santé, mais la moitié de leur contribution prend la forme d'une aide non rémunérée. En se trouvant en première ligne des efforts pour combattre la pandémie, elles ont été davantage exposées au virus, en raison de leur rôle prédominant de dispensatrices de soins, que ce soit au sein de l'hôpital, d'institutions de prise en charge de personnes âgées, malades ou handicapées, ou encore au sein de leur propre famille.

Et que dire alors de toutes celles qui travaillent dans le secteur « informel », sans aucun droit : femmes de ménage, sans papiers, ou encore prostituées, toutes celles qui se retrouvent sans aucun revenu. Par contre, le travail « bénévole » a été hautement apprécié : qu'on se souvienne de ces appels aux couturières, professionnelles ou non, pour coudre en catastrophe ces masques qui manquaient si cruellement, y compris pour le personnel soignant. La révolte a fini par gronder,

¹ <https://www.axellemag.be/chronique-dune-greve-quand-les-espagnoles-ont-arrete-le-monde/>

comme avec le collectif [Bas les masques !](#)²

Une [enquête](#)³ réalisée en France en mai 2020 concluait que les inégalités sociales jouaient un rôle majeur dans le risque de contamination et que, plus préoccupant encore, elles étaient aggravées par la crise sanitaire et ses conséquences. Ainsi des conditions de logement : « *Les personnes habitant un logement exigü ou surpeuplé sont 2,5 fois plus nombreuses à avoir été positives au Covid-19. Celles habitant une commune très densément peuplée sont deux fois plus nombreuses à avoir été positives. (...) Le cumul s'accroît au bas de l'échelle des revenus et parmi les personnes immigrées d'origine non européenne, reflétant des phénomènes de ségrégation socio-spatiale* ». Les conditions de travail, le secteur professionnel, le niveau de revenus, jouent également un rôle beaucoup plus important que les comportements individuels, comme le non-respect supposé des « gestes barrières » qu'on a beaucoup reproché à certaines catégories de la population.

Genre, classe et « race » apparaissent de manière flagrante : une vraie démonstration d'intersectionnalité. Mais une démonstration aussitôt invisibilisée, dans un grand élan de « solidarité » théorique, où on nous rappelait que nous étions tou·tes dans le même bateau, sans se demander qui actionnait les rames.

Le « désastre » du confinement

Le retrait ou la fermeture de services publics, liés au confinement, a également eu des effets différenciés sur les hommes et sur les femmes.

Plus d'école, plus de cantine pour les enfants, signifiait une prise en charge plus importante pour les femmes, en termes d'éducation autant que de préparation des repas. On a beau parler d'égalité-déjà-là » et des « nouveaux pères », une [étude toute récente de la KUL](#)⁴ (Université de Leuven) montre qu'avant même la pandémie, l'arrivée d'un enfant modifiait l'équilibre du couple en défaveur de la mère. Il s'agit d'ailleurs souvent de choix « rationnels », quand on sait que les salaires des femmes sont toujours inférieurs à ceux des hommes. Ainsi, ce sont très majoritairement les femmes qui optent (faute d'autre choix) pour le temps partiel ; et si on additionne le temps passé au travail rémunéré et non rémunéré, les hommes gardent 10 heures de loisirs de plus par semaine. Cet écart n'a pu que s'aggraver avec le « retour au foyer » de certaines activités prises en charge à l'extérieur (fermeture des écoles, des restaurants, des titres-services...), faisant peser de plus grandes responsabilités sur les femmes. Certain·es cheucheur·es ont pensé que peut-être, le confinement modifierait la répartition des tâches, la présence des hommes à la maison leur faisant prendre conscience de tout le travail « invisible » effectué par leur femme (ou délégué à d'autres femmes, souvent racisées). La prise de conscience a peut-être eu lieu, mais sans grandes conséquences dans la vie quotidienne. La charge mentale ou émotionnelle reste du côté des femmes, et la possibilité de « négocier » des changements n'est pas la plus facile par temps de crise, comme l'a relevé cet article du [Monde](#)⁵, avec ce titre décourageant : « Confinement et tâches domestiques : Une augmentation des inégalités dans le couple est à craindre ».

Les adeptes des bienfaits du confinement aiment rappeler que Shakespeare comme Newton ont été les plus productifs enfermés chez eux, alors que la grande peste ravageait l'Angleterre. Dans [The Atlantic](#)⁶ Helen Lewis, autrice d'une histoire du féminisme, fait remarquer malicieusement que ni l'un ni l'autre ne devaient s'occuper du soin aux enfants. Là aussi, le titre est assez désespéré : « The Coronavirus Is a Disaster for Feminism » (« Le coronavirus est un désastre pour le féminisme »). Pour elle, la pandémie risque de freiner les carrières des femmes, aggraver les inégalités de prise en

² https://www.terrafemina.com/article/masques-la-revolte-des-couturieres-obligees-de-coudre-gratuitement_a353509/1

³ <https://presse.inserm.fr/premiers-resultats-des-enquetes-de-sante-publique-de-linserm-sur-la-covid-19-facteurs-de-risque-individuels-et-sociaux/41032/>

⁴ <https://www.demorgen.be/privacy-wall/accept?redirectUri=%2Fnieuws%2Fcarriere-van-man-komt-eerst-als-er-kind-is%7Eb5ff02aa%2F&authId=b4781216-806d-4bc3-85e9-303d1eb9f2e5>

⁵ https://www.lemonde.fr/m-perso/article/2020/03/25/confinement-et-taches-domestiques-une-augmentation-des-inegalites-dans-le-couple-est-a-craindre_6034371_4497916.html

⁶ <https://www.theatlantic.com/international/archive/2020/03/feminism-womens-rights-coronavirus-covid19/608302/>

charge des tâches domestiques et éducatives, ou encore renforcer l'emprise par des conjoints violents.

Les violences, justement, parlons-en.

Dès le début du confinement, c'était une crainte des intervenant·es en matière de lutte des violences faites aux femmes. Même si des campagnes, comme celle de Mirabal, rappellent qu'« il est déconseillé de sortir mais qu'il n'est pas interdit de fuir », le fait d'être enfermée avec un conjoint qui contrôle tous les faits et gestes rend l'appel à l'aide plus difficile que jamais. Parallèlement, les services d'aide sont eux aussi confinés.

Des [initiatives](#)⁷ ont été lancées pour améliorer les dispositifs de détection et d'assistance ; il reste que partout, que ce soit en Chine, en France ou en Belgique, le nombre de signalements a fortement augmenté (plus de 30% d'appels à l'aide en plus en région bruxelloise).

Les femmes ne sont pas les seules victimes du renforcement des rapports de force en famille : les maltraitances des enfants ont également explosé, ce qui fait que les services d'aide devraient être plus disponibles lors du reconfinement lié à la deuxième vague. Maintenir les écoles ouvertes permet également la détection de certains problèmes.

On peut penser aussi aux jeunes LGBT+, mal accepté·es par leur famille, et soudain privé·es de la socialisation extérieure qui leur apportait un bol d'air bien nécessaire.

Pour toutes ces personnes, des slogans du style « StayHomeStaySafe ou « Restez chez vous », n'ont rien de sécurisant.

Les droits reproductifs des femmes ont également été atteints, les plannings (même en restant ouverts) constatant une forte diminution des consultations. Sans oublier les femmes qui ont accouché durant ce premier confinement : privées de la présence de leur conjoint·e et devant parfois porter un masque durant tout l'accouchement, qui en matière d'effort physique, vaut pourtant bien un exploit sportif !

Ce personnel qui a « tenu les murs » pour empêcher la maison de s'effondrer s'est vu promettre primes et amélioration des conditions de travail, mais c'est souvent resté à l'état de promesse. Des arrêts de travail ont eu lieu à l'automne, dans des hôpitaux comme dans des chaînes de supermarchés, parce que ni l'amélioration des revenus, ni le renforcement des équipes n'avaient réellement eu lieu.

L'économie a beaucoup souffert et souffrira encore. Mais les « plans de relance » annoncés ne visent pas forcément les cibles les plus indispensables. Aéronautique, automobile, technologies.. autant de secteurs où les femmes sont encore minoritaires.

Il reste aussi, et ce n'est pas rien même si c'est moins palpable, tout le côté qui concerne les relations humaines, le psycho-social, l'affectif... ce qui sort d'une définition strictement biologique de la santé, et qui a été dramatiquement négligé durant la première vague. L'interdiction de rendre visite à des proches âgé·es, malades ou même en fin de vie, de partager un deuil, d'avoir des contacts sociaux et physiques, ont fait des dégâts qu'on ne constatera vraiment qu'à long terme. Certaines mesures ont d'ailleurs été allégées lors du reconfinement décidé en octobre.

Cependant, cette façon de désigner l'autre comme un danger et sa « bulle » comme la seule protection possible (bien qu'on ait vu qu'elle ne l'est pas pour tout le monde), va également laisser des traces.

Conclusion : Développer les « communs »

Dans un texte passionnant, [Miriam Ticktin](#)⁸ prend le contrepied des injonctions qui nous recommandent de rester chez nous, dans notre bulle, en développant une méfiance absolue envers l'autre, vu non plus comme un semblable, mais comme un agent d'infection. Au contraire, écrit-elle ; d'un point de vue féministe, il s'agit de développer les « communs ».

⁷ https://www.rtb.be/info/societe/detail_le-code-masque-19-pour-signaler-un-cas-de-violence-conjugale-a-son-pharmacien?id=10506162

⁸ <http://signsjournal.org/covid/ticktin/>

Elle cite plusieurs exemples, dans des domaines différents. Elle fait remarquer comment les manifestations après la meurtre de Georges Floyd ont représenté pour certain·es la première sortie depuis de mois. On prédisait une flambée d'infections : il n'en fut rien,. À rapprocher de la grande manifestation antiraciste du 7 juin à Bruxelles, qui n'a pas non plus eu les effets catastrophiques prédits par certains expert·es. De ces rassemblements autour d'un objectif commun, elle parle comme d'une forme de « contagion politique ».

À une échelle plus locale, elle cite les groupes d'entraide de voisin·es ; à côté des initiatives basées sur la « charité », où les privilégié·es sont appelé·es à aider les plus pauvres, il existe des groupes qui fonctionnent de manière plus horizontale, comme ces frigos solidaires où chacun·e peut déposer des vivres et se servir sans justifications. « Dans la mesure où on sort de schémas paternalistes, on peut parler de projets féministes », écrit-elle.

Un troisième exemple revient sur une autre forme de « bulles ». Il s'agit de construire des liens choisis, de partage de jardins, de rencontres autour de projets communs, d'encouragement pour que les enfants jouent ensemble... On ne partage pas forcément la vie quotidienne mais on tisse des liens basés sur la confiance et la recherche de consensus, en dépassant une vision purement familialiste qui peut, on l'a vu, contenir beaucoup de violence.

Une [Carte blanche](#)⁹ collective publiée sur la page des Grenades (RTBF) plaidait en avril 2020 « pour une prise en compte du genre dans le déconfinement ». Elle concernait le travail productif et domestique, l'accès aux soins de santé, les mesures sociales et économiques, et plus globalement, la réduction des inégalités. Elle reste plus que jamais d'actualité.

Références :

- <https://www.axellemag.be/chronique-dune-greve-quand-les-espagnoles-ont-arrete-le-monde/>
- https://www.terrafemina.com/article/masques-la-revolte-des-couturieres-obligees-de-coudre-gratuitement_a353509/1
- <https://presse.inserm.fr/premiers-resultats-des-enquetes-de-sante-publique-de-linserm-sur-la-covid-19-facteurs-de-risque-individuels-et-sociaux/41032/>
- <https://www.demorgen.be/privacy-wall/accept?redirectUri=%2Fnieuws%2Fcarriere-van-man-komt-eerst-als-er-kind-is%7Eb5ff02aa%2F&authId=b4781216-806d-4bc3-85e9-303d1eb9f2e5>
- https://www.lemonde.fr/m-perso/article/2020/03/25/confinement-et-taches-domestiques-une-augmentation-des-inegalites-dans-le-couple-est-a-craindre_6034371_4497916.html
- <https://www.theatlantic.com/international/archive/2020/03/feminism-womens-rights-coronavirus-covid19/608302/>
- https://www.rtb.be/info/societe/detail_le-code-masque-19-pour-signaler-un-cas-de-violence-conjugale-a-son-pharmacien?id=10506162
- <http://signsjournal.org/covid/ticktin/>
- https://www.rtb.be/info/dossier/les-grenades/detail_pour-une-prise-en-compte-du-genre-dans-le-deconfinement-et-l-apres-crise-covid-19-une-carte-blanche-collective?id=10481214%20%20https://cutt.ly/5d39lbe

Quelques mots sur l'autrice :

Née en Pologne, Irène Kaufer est arrivée en Belgique avec l'Exposition Universelle de 1958. Militante féministe et syndicale, elle a participé dans les années 1970 à l'aventure de l'hebdomadaire POUR, auquel elle a consacré un premier roman sous forme de polar (Fausses pistes, Luc Pire, 1995). Après de longues années dans une grande entreprise de commerce culturel, elle a terminé sa carrière à l'asbl Garance, association de prévention des violences basées sur le genre. Elle est membre de la rédaction de la revue Politique et collabore régulièrement au magazine Axelle, ainsi

⁹ https://www.rtb.be/info/dossier/les-grenades/detail_pour-une-prise-en-compte-du-genre-dans-le-deconfinement-et-l-apres-crise-covid-19-une-carte-blanche-collective?id=10481214%20%20https://cutt.ly/5d39lbe

qu'occasionnellement à d'autres publications. En 2005, elle a publié un livre d'entretiens avec la philosophe Françoise Collin, "Parcours féministe" (chez Labor, réédition chez iXe en 2014).

Pour citer cet article : Kaufert I. (Mai. 2020) «**Le féminisme au temps du Covid** », Analyse n°17, Edt. Kwandika de Bamko-Cran asbl, Bruxelles.